

INTERMÈDE. COUP DE THÉÂTRE ET CHANGEMENT DE RÔLES

Stéphane Dawans

115

Je voudrais revenir librement sur un scénario rarement évoqué, à savoir celui qui repose sur une scène plus sexy où l'architecture, loin de se donner aux autres disciplines dans l'espoir d'un bon mariage, résiste au contraire, se faisant désirer, dans le but de construire une union plus épanouissante.

Il est banal de parler des aides prodiguées à l'architecture par la philosophie et les sciences humaines. Vitruve insiste déjà sur le fait que l'architecte doit se nourrir de tous ces savoirs pour travailler au bien-être de l'homme. Ça tombe sous le sens ! D'ailleurs, maintenant que l'art de bâtir s'enseigne à l'université, on entend fréquemment dire dans les conseils de recherche que les doctorants ont intérêt à asseoir leur méthodologie sur les acquis des sciences existantes, « dures » ou « molles ».

Entend-on souvent parler de ce que l'architecture peut apporter ? C'est bien plus confidentiel. Pourtant, cette scénette – ou *saynète* ? – mérite, selon moi, une répétition.

L'architecture est souvent perçue comme « impure ». Trop ou pas assez, elle résiste à bien des classements. Or cette indétermination fondamentale peut soit apparaître comme un obstacle à la rationalité, soit devenir en soi un vrai sujet de recherche, une mise à l'épreuve des certitudes. Nous pensons que l'architecture peut aider d'autres disciplines à se réveiller d'une sorte de somnolence dogmatique.

Trois scènes, courtes, pour illustrer le propos. Elles se jouent dans le théâtre de la production théorique.

A.

EN SOCIOLOGIE DES PROFESSIONS.

Olivier Chadoin s'emploie à rendre visible ce qu'il nomme les « vertus de l'indétermination » dans la représentation du métier d'architecte, et appréhende cette opacité comme une

stratégie positive qui permet « une diversité de positionnements face à la concurrence des professions prétendantes à l'entrée dans le monde de la construction » (Chadoin, 2006 : 317). Or cette particularité inhérente au monde de l'architecture peut aller jusqu'à obliger le sociologue à revoir la théorie classique. Aussi, Florent Champy profite-t-il des questions que l'architecture pose à la sociologie pour élaborer un nouveau cadre théorique, lui permettant de dépasser des perspectives jusque-là jugées comme antinomiques : le fonctionnalisme et l'interactionnisme (Fleury, 2011).

B.

EN ESTHÉTIQUE. L'architecture est un vrai *puzzle*, diraient les philosophes anglo-saxons. Car, par son statut d'art appliqué, elle pose question à ceux qui, dans une recherche des fondamentaux, veulent croire que l'art est plus « pur » quand il est dégagé de toute utilité. Mon professeur, Philippe Minguet, avait une passion d'autant plus grande pour l'architecture que cet art lui permettait de défendre son projet d'« esthétique différentielle » (Minguet, 1992). Si Étienne Souriau avait tenté de montrer ce que les arts ont en commun, l'esthéticien liégeois avait plutôt mis l'accent sur ce qui était irréductible à chacun d'eux, et l'architecture paraissait particulièrement résister à toute forme d'amalgame. Cela reste vrai. Il suffit de s'initier aux théories en vogue de Nelson Goodman pour constater que l'architecture est une fois encore une pierre d'achoppement dans le travail de systématisation : où la situer entre art autographique (l'œuvre d'art est unique) ou allographique (l'œuvre peut être instanciée plusieurs fois sans perdre son authenticité) ? Un beau débat est ouvert, et Hervé Gaff (2007) n'hésite pas à l'affronter dans un petit essai ambitieux qui tente de répondre à la question bien difficile : *qu'est-ce qu'une œuvre architecturale ?*

C.

EN PHILOSOPHIE PREMIÈRE. Roman Ingarden, élève d'Edmund Husserl, affronte, dans les années 1940, la réalité architecturale par l'ontologie et la phénoménologie. Il s'efforce de dépasser cette tension stérile entre réalisme et idéalisme et s'oppose clairement à son maître, dont il juge que l'œuvre vient d'opérer un virage malheureux vers l'idéalisme transcendantal. Pour cela, il élabore une théorie des modes d'être où il tente, notamment, de situer les artefacts. C'est ainsi qu'il bute lui aussi sur le statut particulier de l'« objet architectural » : un type particulier d'objet qui force le lien entre idéalisme et réalisme (Ingarden, 2013). On traduit aujourd'hui ses textes en français !

Trois petites scènes seulement ! Très actuelles !
Et le théâtre de l'absurde pourrait nous obliger
à revoir les règles de la dramaturgie universitaire
classique...

Stéphane Dawans est chargé de cours à la Faculté d'architecture de l'Université de Liège où il enseigne la philosophie et les sciences humaines et sociales. Sa formation préalable – et complémentaire – de romaniste l'a naturellement conduit à s'interroger sur les liens entre architecture et littérature. C'est pourquoi il est également chercheur au Centre interdisciplinaire de poétique appliquée (CIPA-ULg). Ses contributions récentes sont centrées sur des questions de philosophie de l'art, de théorie de l'architecture et de conservation du patrimoine.

BIBLIOGRAPHIE

CHADOIN. O. 2006.

*Être architecte : les vertus
de l'indétermination. De la sociologie
d'une profession à la sociologie du
travail professionnel*, Limoges, Presses
universitaires de Limoges.

CHAMPY. Fl. 2011. *Nouvelle théorie
sociologique des professions*, Paris,
PUF, 2011.

GAFF, H. 2007. *Qu'est-ce
qu'une œuvre architecturale ?*, Paris, Vrin.

INGARDEN, R. (1945) 2013.
L'œuvre architecturale, Paris, Vrin.

MINGUET. Ph. 1992. *Sens et contresens
dans l'art*, Bruxelles, De Boeck.